

viens de recevoir le MONDE ILLUSTRÉ du 15 avril avec une autre petite feuille critiquant ma chronique parue dans ce numéro.

Cette critique est injuste et inspirée par la mauvaise foi la plus absolue. Dans ma chronique telle que publiée, il y avait cette phrase : "Ah ! gamines, prenez garde ! les brises de Paris ne sont pas toutes heureuses ; il y en a qui pleurent la tristesse et qui passent comme celles qui pleurent l'amour et le plaisir."

Or, mon manuscrit disait, à la fin de la phrase : "... Il y en a qui pleurent la tristesse et qui passent comme celles qui chantent l'amour et le plaisir !" — ainsi ce n'est pas de ma faute si l'on m'a empêché de chanter pour me faire pleurer une fois de trop !

Inutile d'ajouter que je ne suis pas responsable, non plus, du *me* qu'il y avait en plus dans les mots : "... elle *me* semble me dire..." Et il n'est point besoin d'être très malin pour ne pas voir une faute typographique dans le *n* de la ligne où on me fait dire : "... il a pu *n*'y venir sourire de bonheur."

Ainsi, terrible critique ! rentrez vos foudres ; les trois fautes critiquées n'ont pas été faites par votre serviteur.

Etes-vous satisfait, cher et érudit confrère ? Vous montrez tant d'humilité que je me garderai bien de vous nommer ou de désigner à mes lecteurs le titre de votre très sérieux journal ; ce serait vous faire une réclame par trop offensante.

Mais laissez-moi vous dire combien je suis heureux et flatté de savoir que vous lisez toutes mes chroniques depuis deux ans, d'autant plus que je suis forcé de vous avouer que je ne vous ai lu qu'une fois, et encore, je m'étais arrêté à la dixième ligne.

\* \*

Du Journal de Paris :

Leopold II a fixé la date du 22 avril pour le *garden party*, qui a lieu chaque année au château de Laeken.

L'année dernière, quelques jours avant cette fête, le roi se promenait près des grilles du palais, lorsqu'il fut abordé par deux dames qui, à cause de son costume négligé, le prirent pour le jardinier.

Elles lui demandèrent si elles pouvaient visiter le parc, ce qui leur fut accordé, et le roi lui-même leur proposa de les accompagner. Sa Majesté apprit bientôt que les deux jeunes femmes étaient Américaines, et ces dernières ne se gênèrent pas pour lui demander quelques détails sur le roi lui-même. Au détour d'une allée, Léopold se trouva face à face avec le comte d'Oultremont et lui dit qu'il avait pris la liberté de montrer le parc à ces dames. Pour reconnaître l'obligeance du jardinier, elles lui firent cadeau d'une pièce de dix francs, en lui demandant si elles pourraient visiter le château.

— Hélas ! non, dit le roi, mais, vendredi prochain, il y a *garden party* ; adressez une lettre à Sa Majesté, et vous recevrez peut-être une invitation.

Elle ne se fit pas attendre et, lorsque les deux Américaines arrivèrent au château, elles faillirent s'évanouir en voyant que le jardinier des jours précédents n'était autre que le roi, qui avait fait placer, comme breloque, à la chaîne de sa montre, la petite pièce d'or. Inutile d'ajouter qu'elles reçurent l'accueil le plus gracieux.

\* \*

Du Petit Bleu :

Quarante mille pèlerins sont arrivés hier à Lourdes. Quarante mille hommes qui vont prier et s'agenouiller et offrir à Dieu le témoignage de leur foi profonde.

Dans l'après-midi, ils ont suivi la procession du Saint-Sacrement pour la première fois dans toute la ville, sur l'autorisation du maire.

Les pompiers formaient la garde d'honneur ; le nom de chaque ville était peint sur des drapeaux tricolores. Le général de Charrette et les zouaves de Patry ouvraient la marche.

C'est la première fois que Lourdes voit un pèlerinage pareil. Pour un seul jour, un hôtel s'est approvisionné de 9 bœufs, de 20 veaux et de 57 moutons. Cinquante trains ont transporté à la basilique l'armée des fidèles.

\* \*

Le célèbre écrivain français, le fin parisien qui avait été l'ami d'Arsène Haussaye, Edouard Pailleron est mort.

Il était l'auteur d'une des plus jolies pièces du répertoire de la Comédie-Française : *Le Monde où l'on s'ennuie* qui amuse et charme toujours ceux qui aiment le délicat madrigal, l'esprit et les beaux mots.

Parmi les discours qui furent prononcés sur la tombe

d'Edouard Pailleron, les journaux citent surtout ceux de MM. Roujon et Brunetière. Voici quelques lignes détachées de celui de M. Brunetière :

... Ayant fait de sa vie deux parts, il n'en a livré qu'une à la publicité. Je ne crois pas qu'il ait jamais essayé d'attirer à sa personne d'autres applaudissements, ni d'une autre nature, que ceux qui s'adressaient à son œuvre.

Il ne s'est point conté lui-même, ni expliqué dans des *Préfaces*. Et nous, qui ne voyons pas dans cette discrétion un peu hautaine, disons même un peu ombrageuse, le moindre trait ni le moins louable d'une âme un peu fière et même un peu farouche, nous lui rendons d'abord cet hommage de ne pas abuser de ce qu'il n'est plus là pour forcer son intimité.

Mais ce que nous pouvons faire, messieurs, et ce que nous lui devons, c'est d'essayer au moins de caractériser brièvement son œuvre, et trois mots y suffiront peut-être : l'œuvre de Pailleron est française, elle est bourgeoise et elle est parisienne.

Je n'ai voulu, messieurs, dans ces quelques mots, qu'apporter l'expression de nos regrets à la mémoire d'un homme dont votre empressément autour de cette tombe dit assez combien l'amitié vous était précieuse, d'un écrivain qui n'a vécu que pour son art et d'un confrère dont le nom était une parure pour notre Compagnie.

De M. Roujon :

Je dépose seulement sur cette tombe, a-t-il dit, l'hommage d'un spectateur charmé. Ah ! messieurs, quelle foule encombrerait ce lieu de repos si tous ceux que Pailleron sut amuser ou attendrir avaient pu s'y donner rendez-vous ! Le grand public lui était toujours demeuré fidèle. Il possédait le secret de lui plaire, il connaissait l'art subtil de corriger la pauvre humanité d'une main légère, l'égratignant quelquefois, ne la blessant jamais.

\* \*

La semaine prochaine, nous parlerons de la très-parisienne journée du Vernissage et du Salon.

RODOLPHE BRUNET.

## A BATONS ROMPUS

Après avoir lu les appréciations des diverses personnes qui ont témoigné leur opinion sur leurs auteurs favoris, dans l'enquête ouverte par *La Patrie*, car le vent est aux enquêtes, j'ai constaté avec peine que le sentiment démenageait du cœur de l'homme.

Comme on trouve surtout ce noble sentiment dans le style de la femme qui sait rester femme, j'ai constaté qu'aucun des noms suivants n'était mentionné : sainte Thérèse, sainte Agnès de Merici, Mesdames Swetchine, Deshouillères, de Staël, Beecher, Fleuriot, Eugénie de Guérin et tant d'autres dont le style épistolaire forme l'esprit et le cœur. Cela est regrettable, et j'espère qu'à la prochaine enquête, les plumitifs mâles se montreront plus galants à l'égard de celles qui nous enseignent les secrets harmonieux du cœur et de la langue. Parmi le sexe fort et aussi sentimental, je n'ai vu non plus ni Fénelon, ni Paul-Louis Courier, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Young. Si je cite ces quelques noms au hasard, c'est que le cœur tient toujours noblement sa place sur les rayons d'une bibliothèque.

\* \*

Un vent de grève et d'émigration souffle sur le pays. C'est un mauvais signe.

— Les récoltes ont été cependant abondantes, disions-nous à un fermier.

— Oui, mais elles ne se vendent pas.

— Le travail ne manque pas non plus, disions-nous à un ouvrier.

— Non, mais les produits sont fort chers, et le gouvernement ferait bien mieux de réduire le prix du pain à deux sous la livre plutôt que de réduire la taxe des lettres.

— Mais c'est un progrès, mon cher, et pour peu que cela continue, vous verrez que le gouvernement, dans sa bonté paternelle, vous fournira les lettres écrites, adressées et timbrées pour la même somme.

— Ça, ça fera l'affaire des gens qui écrivent, mais nous, nous n'écrivons pas.

— Voyons, voyons, prenez patience, et tout cela s'arrangera avec le temps.

— Le temps ! mais il leur glisse dans les mains

comme une anguille. Ainsi, vous avez écrit vous-même il y a trois ans : ils sont là à perpétuité ; depuis, un ministre sans fidèles a dit : nous sommes bons pour vingt ans ; enfin un député a dit : nous sommes là encore pour dix ans. Vous voyez bien que le temps leur glisse, et comme c'est en glissant qu'on tombe, j'aimerais bien que vous leur fassiez savoir ça.

C'est fait, mon bonhomme !

\* \*

Non contents de nous faire avaler la poussière des rues, nos échevins, les pères de la cité, surnommée pompeusement la métropole du Canada, nous abreuvant aussi de poussière liquide. Depuis quinze jours, l'eau qu'on boit est dans un état bourbeux, marécageux, microbeux qui compromet la santé publique.

Aussi y a-t-il des catarrhes et des maux de gorge à transformer la ville en nécropole. Que fait donc le bureau de santé ?... Il semble croupir lui-même dans la boue du fleuve. Cela ne serait rien, si sa négligence n'était une négligence homicide qui atteint toute une population. Que faire ?... Comme la municipalité de Longueuil qui nous donne l'exemple, mettez des filtres publics, et vous aurez une eau aussi limpide que la conscience des échevins de cette noble et baronne ville.

\* \*

Si l'affreux catarrhe continue à progresser comme il le fait depuis quelque temps, et cela grâce à la poussière que nous avalons et à l'eau que nous buvons, il faudra que chacun de nous ait un arsenal de seringues ou d'inhalateurs. On en invente tous les jours. Après la seringue oculaire, la seringue auriculaire, après la seringue buccale, la seringue nasale, sans compter... toutes les autres. En effet, vous ne pouvez plus entrer chez un pharmacien sans y trouver quelqu'un qui se seringue le nez. Presque tout le monde a un catarrhe qu'on veut guérir, sans tenir compte qu'on a un nez à catarrhe. Ainsi, les nez plats sont des fabriques à catarrhes, de même que les gros nez sont des réservoirs à catarrhes.

Pour se guérir, ces gens là devraient se faire faire un autre nez. Mais comme ces nez là sont des vaches à lait pour certains spécialistes, on les traite et on les maltraite. Or, la guérison est bien simple. Comme il y a : 1<sup>o</sup> le catarrhe des fumeurs, c'est de ne pas fumer ; 2<sup>o</sup> le catarrhe des buveurs, c'est de ne pas boire ; 3<sup>o</sup> le catarrhe des mangeurs, c'est de ne pas manger. De la sorte, votre catarrhe mourra de sécheresse, d'inanition. Comme le moyen est peut-être un peu radical, je vais vous en enseigner un autre. Prenez comme le font certains enfants pour s'amuser un fil de soie, introduisez-le dans une narine, reniflez jusqu'à ce qu'il passe par la gorge, et tirez sur chaque extrémité comme qui ramène une cheminée. Le moyen est commode, facile, sûr, à la portée de toutes les bourses et de tous les nez.

\* \*

La Poste de Montréal est toujours veuve de son directeur. Cela nous surprend, car en France, où l'on prétend que tout est mal administré, quand un président de la République disparaît, son remplaçant est nommé douze heures après. Ici, c'est une autre paire de manches. On fait neuvaines sur neuvaines, et rien de neuf n'arrive. Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'on laisse cette administration, qui est la plus importante du pays, entre les mains d'un employé qui a subi un procès il y a vingt ans. Il est vrai qu'il dit avec orgueil : "I was honorably acquitted." C'est vrai, mais l'antique Mullock, que les facteurs de Montréal et les fermiers de Toronto devraient recommander aux faveurs de Notre Très Gracieuse Majesté pour le 24 mai, devrait savoir que comme la femme de César, un employé public ne doit pas être soupçonné.

\* \*

A propos de la poste, qu'on couvre en cuivre rouge, quelques-uns prétendent que c'est la cause de la démission de M. Dansereau, lequel ne voulait pas habiter un immeuble officiel couvert avec les *coppes* prises dans la poche des facteurs.

G.-P. LABAT